

Ce numéro contient : 1^o Une grande gravure hors texte : L'ÉTUDE, par FRAGONARD ;
2^o Une double page non brochée : LE GRAND PRIX DE LONGCHAMP, VU D'UN BALLON ;
3^o Le 4^e fascicule du roman nouveau de M. André Lichtenberger : MINNIE.

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 22 JUIN 1907

65^e Année. — N^o 3356



LE "CHEF DES GUEUX", MARCELIN ALBERT.

Photographie prise le 17 juin, veille de l'ordre d'arrestation, devant le siège du Comité d'Argeliers.

Cliché J. Allard. — Voir l'article et les photographies et croquis sur les arrestations, pages 404 et 405.

COURRIER DE PARIS



— Où nous « comptons » passer cet été ? répondit M^{me} A..., franche et malicieuse. Oh ! c'est bien simple. A Caucheville.

— Où le placez-vous ?

— Sur la côte normande.

— Qu'en faites-vous ?

— Un trou, assez cher.

— Comment l'aimez-vous ?

— Passionnément.

— Vous louez ?

— J'ai fait bâtir.

— Vous êtes donc bien riche ?

— Une demi-pauvre.

— Et qu'est-ce que c'est que votre galetas ?

— Une maison blanche à pans de bois avec des roses et des cœurs découpés dans les volets.

— Vous voyez la mer ?

— Des caves.

— Qu'est-ce que ça doit être du grenier ?

— L'Angleterre.

— Compliments. C'est une belle vue. Et voilà combien que vous...

— Dix ans.

— Dix ans ? Seigneur ! Dix ans que vous allez au même endroit ?

— Eh bien, oui. Où avez-vous mal ? Est-ce que vous n'habitez pas Paris depuis plus ?

— Ce n'est pas la même chose. Paris c'est Paris. Tandis que la campagne...

— Vous l'abhorrez ? Je le sais.

— Non. Mais je ne l'adore pas non plus. Quel plaisir pouvez-vous éprouver à voir toujours mêmes lieux et mêmes gens, à tourner dans le même cercle, à retrouver à poste fixe les mêmes visages ?

— Il y aura bientôt dix-sept ans, cher ami, que je pratique le vôtre, et non seulement je ne suis pas près d'en être dégoûtée, mais à chaque instant j'y découvre un agrément plus vif encore que la première fois.

— Parce que je fais miroir, madame. C'est vous que vous apercevez dans mes yeux. Mais ne lâchons pas la question. Vingt et un juin, .. vous êtes sur le point de partir. Eh bien, vous n'ignorez rien aujourd'hui de ce qui vous attend pendant les deux ?... trois mois ?...

— Quatre.

— ... les quatre mois de votre villégiature ?

— Rien, en effet. Le papier de ma chère petite musique est réglé d'avance. Je pourrais, séance tenante, vous énoncer le programme, l'ordre et la marche des humbles choses à venir... et vérifier à l'automne, tout se sera réalisé.

— C'est effrayant. N'y a-t-il pas là de quoi désarçonner le plus solide ? Comment ? Renoncer de prime abord à l'inconnu ?

— Je n'en ai jamais eu soif.

— Se résigner à la monotonie, plus encore : la vouloir, la délibérer, l'organiser, s'interdire la ravigotante secousse des surprises ?

— Il me déplaît d'être secouée, et j'ai méfiance des surprises. J'ai observé que, neuf fois sur dix, elles étaient désagréables, à commencer par les plus carabinées de toutes qui sont la naissance et le mariage... quant à la dernière, je veux dire la mort, il faut croire qu'elle est bien rude, puisque personne n'en est encore revenu ?

— Cependant, à votre âge, pourquoi s'enterrer ?

— Pour prendre racine. Je n'ai rien du lierre. Je ne vis qu'où je m'attache.

— Mais le changement ?

— Taisez-vous ! J'en ai l'épouvante et je m'imagine que de cette malsaine et perpétuelle

envie de changer découlent la plupart de nos malheurs. Elle est de source diabolique. Toujours ce mot à la bouche, cette pensée dans les yeux avides, ce désir dans les cœurs inquiets... Changer ! A quoi bon ? D'autant que les hommes n'obéissent pas seulement à cette manie quand le sort leur est difficile ou contraire et qu'ils auraient presque une excuse d'en chercher un meilleur, mais même aussi en pleine félicité, alors que tout marche au gré de leurs plus déraisonnables souhaits ! C'est la folie de changer pour changer, uniquement. Si encore on était sûr de rencontrer plus satisfaisant ? Mais c'est chaque fois la même chose quand ce n'est pas pire, et ce jeu de hasard par excellence est rarement celui de qui perd gagne. Non, quand on a la chance insigne, providentielle, de posséder dans un coin un bonheur de quatre sous un peu médiocre et qui ne fait pas d'esbroufe, la sagesse est de s'y confiner. En dépit du vers fameux, ce n'est pas l'ennui mais la paix, la sainte paix qui « naquit un jour de l'uniformité ». Tenez ? Comme toutes les femmes qui n'ont pas une tache de vin sur la figure, j'ai eu par-ci par-là quelques tentationnettes — oh ! rapides et légères ! — Si je n'y ai point cédé, c'est peut-être moins par vertu ou religion, je l'avoue à ma honte, que par naturelle et invincible répugnance à changer. Sans effort, je me représentais que, dès le lendemain, ça ressemblerait comme deux baisers à la veille, et aussitôt je sentais ma faible chair devenir d'airain comme celle de Lucrèce. Et puis, c'est une saine habitude à prendre que de s'entêter à garder ce qu'on a en le préférant à tout, en se persuadant qu'il n'y a rien de mieux ni de plus beau sur terre, sans quoi, de fil en essai, on finirait par vouloir changer de tout, de mari, de femme et d'enfants.

— Comme de chemise ?

— Mon Dieu, oui !... Mais passe pour celle-là ! Je l'admets.

— C'est encore heureux. Pourtant, vous aurez beau vanter les mornes délices de la vie sédentaire et glorifier la routine, vous n'empêcherez pas qu'il y ait des êtres, comme moi et beaucoup d'autres, parfaitement équilibrés, qui ne sauraient vous suivre dans la province de vos sentiments casaniers et pour qui ce sera une allégresse toujours vivifiante de voir chaque été des pays neufs.

— Tous les pays se ressemblent.

— De loin, quand on les considère à votre manière, sans y mettre les pieds ?

— De loin, c'est quelque chose ; et, de près, ce n'est rien.

— Vous blasphémez ! Alors Venise ? Constantinople ? Ça ne compte pas ?

— Si. Ça compte double. Avant d'avoir expérimenté les ineffables joies de l'huître humaine, je ne suis pas toujours restée collée à mon rocher. Comme tout le monde, j'ai visité à fond — en un jour — quelques villes qui m'ont vue plutôt que je ne les ai vues moi-même. J'ai traversé ainsi Rome, Venise, Florence, Grenade, Athènes. L'A b c du voyage.

— Eh bien ?

— Cela m'a largement suffi.

— Vous n'avez jamais eu envie de retourner au moins dans ces paradis enchanteurs ?

— Quelquefois. Une envie folle. Mais je me suis bien gardée d'en rien faire pour ne pas détriorer mes anciennes émotions.

— Et vous n'avez pas été tourmentée du souci d'en éprouver d'autres, ailleurs ?

— Non.

— Vous n'êtes vraiment pas curieuse !

— Pour l'avoir trop été. Personne n'a eu plus d'ardeurs aventurières, n'a plus frémé aux mots

sacrés et effarants de départ, de chemin de fer, de navire, n'a énergiquement bâti plus de beaux projets que moi, quand j'avais vingt ans. Je me souviens de mes impatiences. Je n'entendais pas désertir ce monde sans l'avoir parcouru. Le soir, dans mon lit de jeune fille étroit comme la couchette d'un paquebot, je me jurais de ne pas mourir avant d'avoir vu les Indes, Java, Sumatra, le Japon, la cruelle et froide Chine aux prunelles en cloisonnés, la voluptueuse Tahiti et les régions tropicales où les fascinatrices étoiles brillent et brûlent ainsi que des yeux d'amour, où le papillon se déploie en claquant, comme un grand éventail. Les monts Himalaya n'arrêtaient pas ma course. Penchée sur les cartes d'atlas aux clairs lavis ou pressant du doigt la miroitante surface de la mappemonde, j'ai goûté, à prononcer tout haut des noms sonores de pays lointains, d'indicibles extases... Et puis le mari est venu... les enfants... les affaires quotidiennes... d'autres façons de voyages, à plus petite vitesse... Chaque jour j'ai rogné un peu plus court les ailes de mes rêves... Ah ! j'en ai rabattu de mes panthères noires !... et que j'ai donc mis d'eau dans mes bayadères ! Adieu, les Indes ! J'ai des cheveux blancs.

— Combien ?

— Deux.

— On ne les voit pas.

— Parce que je leur ai recommandé de se cacher. Et depuis, j'ai savouré d'autres délices, bien plus profondes, à retourner prosaïquement chaque été dans « ma Normandie », qui « ne m'a pas donné le jour ». Les bœufs des verts pâturages m'ont appris à ruminer mes sensations. J'ai fait sur place des découvertes charmantes là où je pensais n'avoir plus jamais rien de nouveau à trouver ; j'ai connu jusqu'à l'ivresse les renaissantes attractions du vieux, du déjà vu. Et je suis heureuse. Je resterai jusqu'à la fin celle « qui va tous les ans au même endroit ».

— Et moi, madame, avec une égale impénitence, je me vante de n'avoir jamais été depuis vingt-cinq ans — j'en ai cinquante — à la même plage, à la même ville d'eaux, dans le même pays.

— Comme je vous plains ! Une idée !... Êtes-vous allé à Caucheville ?

— Non.

— Eh bien, venez-y ?

— Soit. Mais je vous prévienne que je n'y retournerai jamais.

— Je l'espère bien. Si vous y reveniez, je n'y reviendrais plus.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

LA PHOTOGRAPHIE EN COULEURS

UNE PREMIÈRE APPLICATION A L'ACTUALITÉ : LE PORTRAIT EN COULEURS DES SOUVERAINS DE DANEMARK

Tous les journaux ont annoncé que, lundi matin, avant leur départ, le roi et la reine de Danemark ont été « photographiés en couleurs » par *L'Illustration*.

La veille, M. Maurice Herbette, secrétaire d'ambassade, avait présenté aux souverains une excellente photographie en couleurs prise par notre collaborateur, M. Gimpel, dans un des somptueux salons aménagés pour eux au quai d'Orsay. Enchantés de ce cliché, le roi Frédéric VIII et la reine Louise consentirent à donner eux-mêmes une auguste consécration à la découverte des deux savants français, MM. A. et L. Lumière.

C'est sur le perron du ministère des Affaires étrangères qu'ils ont posé lundi pour leur portrait en couleurs. Le cliché original, remarquablement réussi, va être envoyé aux souverains, à Copenhague, par l'entremise de la légation de France. Et nous en donnerons dans notre prochain numéro une reproduction.

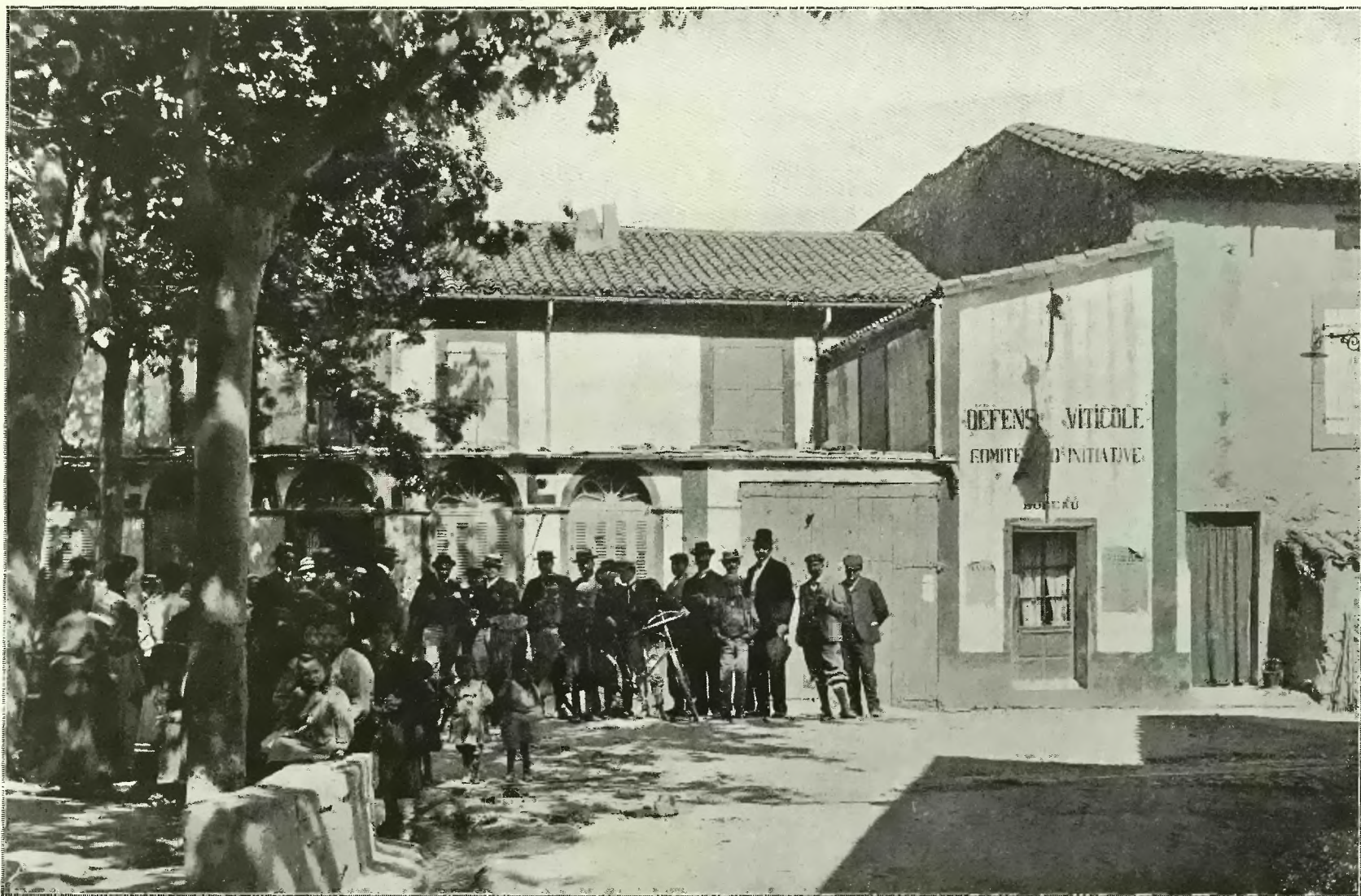


LES SOUVERAINS DE DANEMARK A PARIS. — La visite au jardin et au musée du Luxembourg : les présentations.

Le voyage des souverains danois à Paris s'est passé le mieux du monde, et quelques dérogations au programme officiel à peu près immuable n'ont pas été pour diminuer l'agrément qu'ils ont éprouvé de leur séjour. Ils avaient, par exemple, tout particulièrement exprimé le désir, assez rare chez nos hôtes royaux, de visiter le musée du Luxembourg, dont M. Brand, ministre des Beaux-Arts, M. Dugardin-Baumetz, sous-secrétaire d'Etat, et M. Léonce Bénédite, conser-

M^{les} Fallières et le roi. La reine au bras de M. Fallières.

vateur, leur firent les honneurs, samedi dernier. Le roi Frédéric et la reine Louise, dont on sait les goûts artistiques, prirent un vif intérêt aux œuvres typiques des maîtres contemporains, parmi lesquels les Illsted, les Paulsen, les Kroyer, représentent si brillamment la peinture danoise. Cette visite leur fournit d'ailleurs l'occasion d'admirer, pendant d'une courte promenade, les merveilleux ombrages des jardins du Luxembourg.



LE FOYER DE LA RÉVOLTE DU MIDI. — Café et maison de Marcelin Albert, siège du Comité d'Argeliers.

Photographie J. Allard, prise le 17 juin, avant-veille de l'occupation du village par les troupes.

LA RÉVOLTE DU MIDI

La crise viticole dans le Midi est arrivée à l'état aigu. A la suite du meeting de Montpellier, qui devait clore la période des manifestations extraordinaires organisées par les promoteurs du mouvement, les protestataires, passant des gestes et des paroles aux actes, ont commencé à exécuter les décisions du Comité d'Argeliers : refus de l'impôt, démission des municipalités. En vain la Chambre se mit-elle à discuter d'urgence un projet de loi contre la fraude ; en vain M. Clemenceau adressa-t-il aux maires des quatre départements fédérés une longue lettre pour leur rappeler leurs responsabilités et leurs devoirs, ni le zèle des députés, ni les adjurations du président du Conseil n'apaisèrent l'agitation : la grève municipale s'étendait chaque jour, et, de plus en plus surexcités, les nouveaux



Le docteur Ferroul, maire de Narbonne. — Phot. Sallus.

croisés enrôlés sous la bannière de Marcelin Albert ne se montraient nullement disposés à désarmer. Alors, le gouvernement a pensé que la gravité de la situation ne lui permettait pas de prolonger davantage sa bienveillante longanimité. Mardi dernier, M. Clemenceau déclarait à la tribune qu'il était fermement résolu à assurer sans délai le respect de la loi : « Aussi longtemps, disait-il, que les viticulteurs se sont bornés à une campagne de protestation légale, nous avons laissé faire ; mais aujourd'hui l'action illégale s'exerce ouvertement : cela, nous ne pouvons le tolérer. » Et il obtenait de la Chambre un blanc-seing pour l'exécution immédiate des mesures répressives décidées, la veille, en conseil des ministres.

Dès le lendemain mercredi, on apprenait l'arrestation, dans la matinée, de plusieurs des principaux directeurs du mouvement : le docteur Ferroul, maire de Narbonne, ancien député socialiste ; le docteur Senty et M. Cabanes, membres du Comité d'Argeliers ; M. Bourges, ancien membre de ce Comité, aussitôt conduits à Montpellier pour être mis à la disposition de la justice. Quant aux autres agitateurs contre lesquels des mandats d'amener avaient été aussi décernés, Marcelin Albert, MM. Richard et Cathala, ils étaient restés introuvables.

L'occupation des rues de Narbonne par les troupes arrivées la nuit, l'effervescence fiévreuse de la foule aux abords de la maison du maire démissionnaire, l'attitude de celui-ci, donnèrent un certain caractère théâtral à son arrestation, opérée au petit jour. Avant de se laisser appréhender, M. Ferroul, de sa voix sonore, harangua ses concitoyens du haut du balcon ; il prit place dans un landau découvert, encadré d'une forte escorte de cuirassiers et de gendarmes, et, pendant la traversée de la ville, s'y tint debout, répondant par des saluts aux acclamations répétées. Bientôt, la voiture, accélérant son allure, gagnait la station de Villedaigne, d'où partit un train spécial, qu'on fit stopper au passage à niveau Coulot, près de Villeneuve-les-Maguelonne, à 6 kilomètres de Montpellier et à 1 kilomètre à l'est de la route de Cette. En cet endroit isolé, quelques paysans

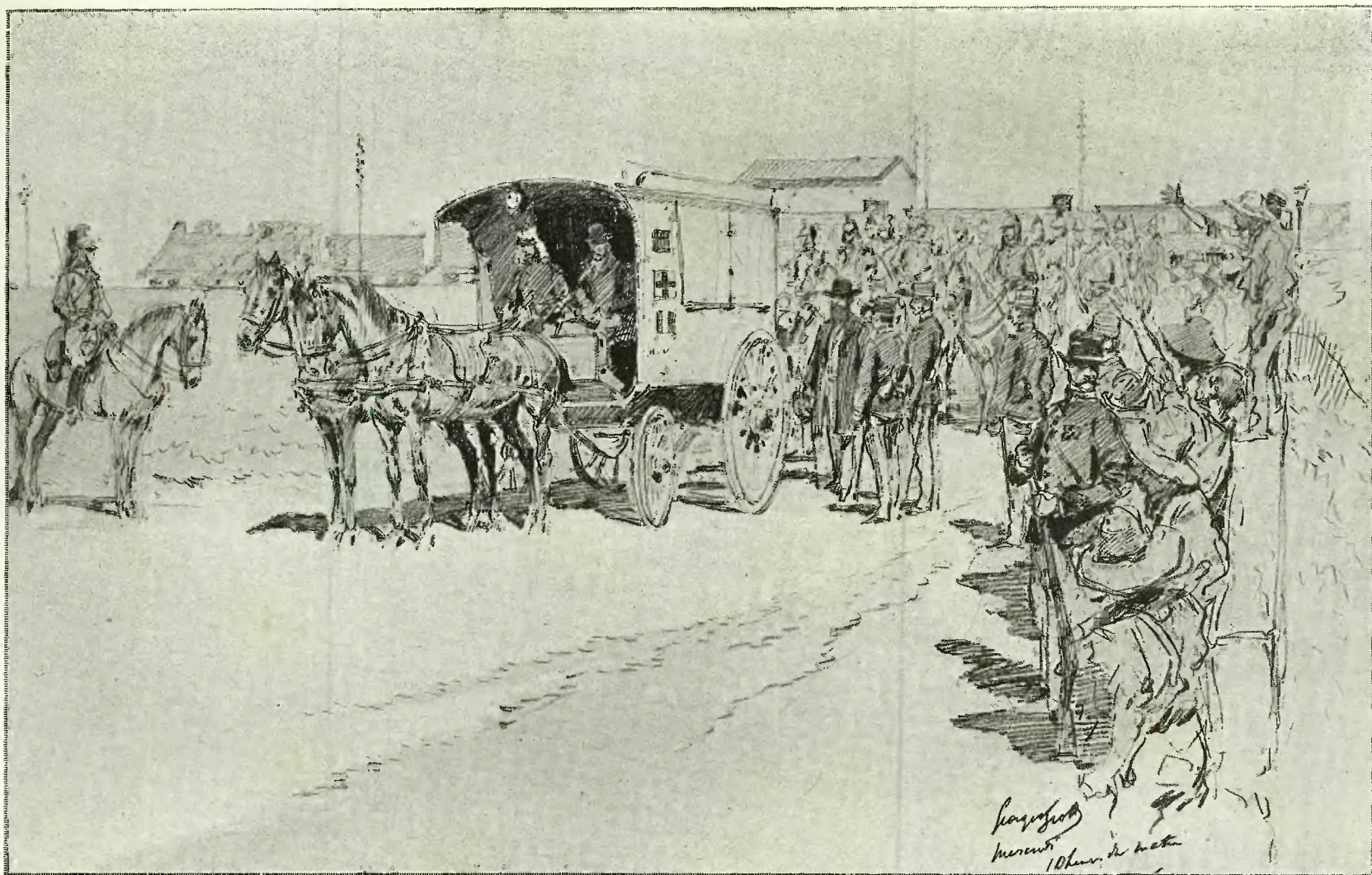
seulement et notre collaborateur Georges Scott virent le prisonnier descendre de wagon, puis monter dans la voiture d'ambulance militaire qui devait le mener à la maison d'arrêt de Montpellier.

Les mêmes mesures furent prises un peu plus tard pour l'arrivée des trois inculpés d'Argeliers.

Ces arrestations sensationnelles, entourées d'un appareil militaire imposant, s'étaient, en somme, effectuées plus pacifiquement qu'on ne pouvait le présumer, étant donné que l'on se tenait sur le pied de guerre à Narbonne, comme à Argeliers, où, jour et nuit, hommes et femmes montaient la garde devant le siège du Comité, devant la demeure de Marcelin Albert, campaient, prêts à toute éventualité, sur la place ombragée de platanes du petit bourg languedocien, désormais célèbre. Mais ce calme relatif fut de courte durée : l'après-midi et la soirée de mercredi furent marqués par de graves désordres à Narbonne, où la foule tenta d'incendier la sous-préfecture, et à Montpellier, où elle manifesta violemment devant la prison.



Les principaux centres de l'agitation viticole.



Le docteur Ferroul, arrêté à Narbonne, descend au passage à niveau Coulot, près Villeneuve-les-Maguelonne, à 6 kilomètres de Montpellier, pour être conduit, par une voiture d'ambulance régimentaire, à la prison de cette ville.



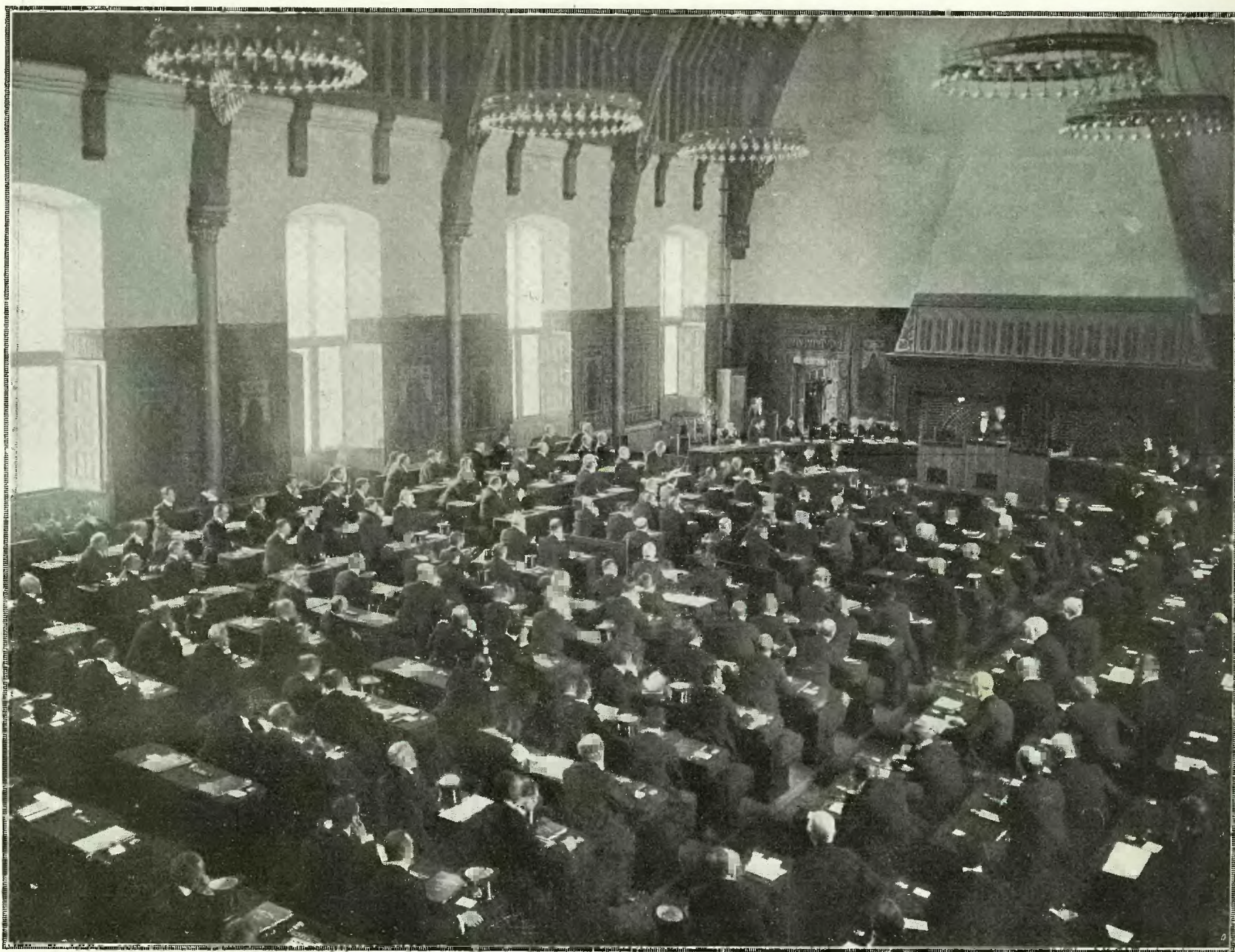
Descente, au passage à niveau Coulot, des trois membres arrêtés du Comité d'Argeliers : MM. Senty, Cabanes et Bourges.



La voiture d'ambulance régimentaire, amenant sous escorte les prisonniers d'Argeliers, arrive devant le palais de justice de Montpellier.

LES ARRESTATIONS DES AGITATEURS DU MIDI

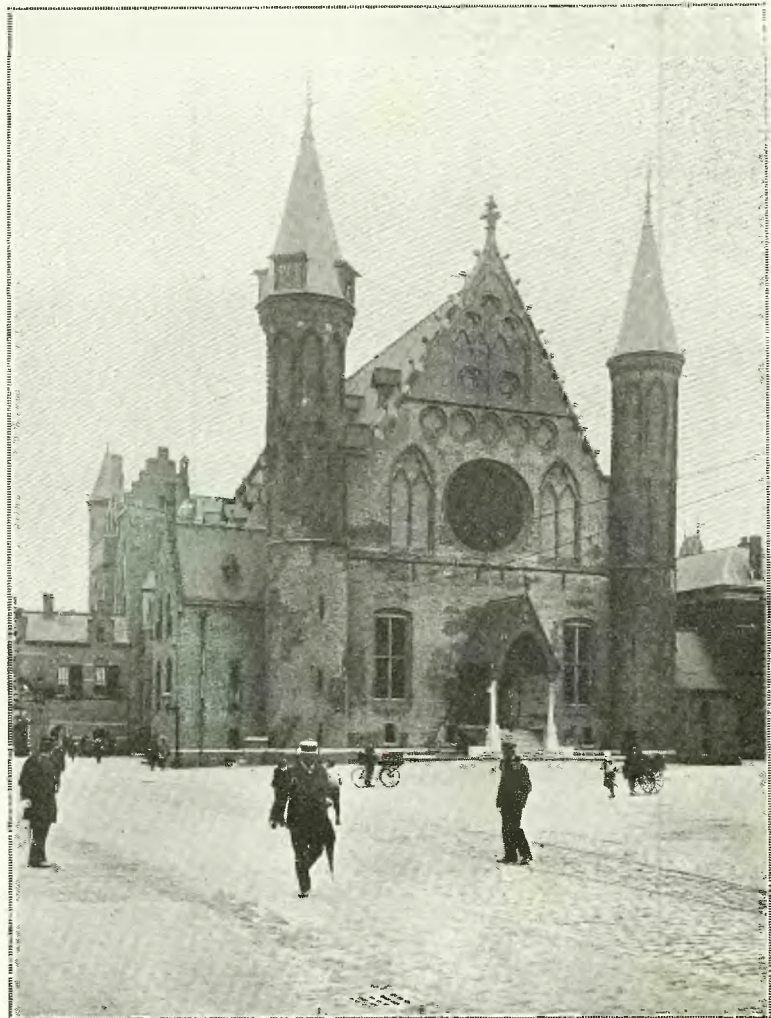
Croquis et instantanés de notre envoyé spécial Georges S. Oll.



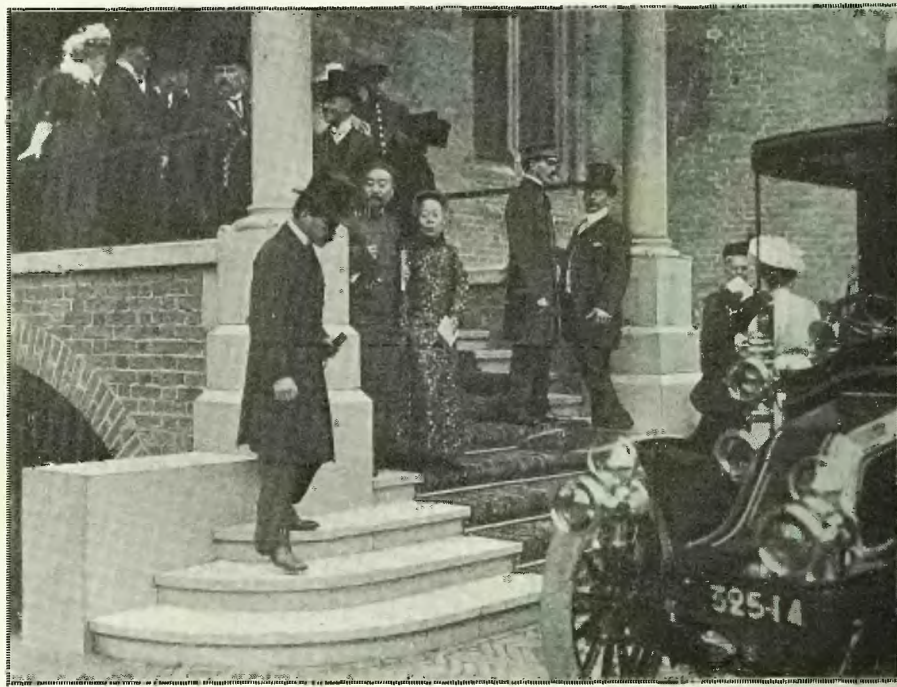
La séance inaugurale de la deuxième conférence de la Paix dans le Ridderzaal ou «salle des Chevaliers». — Phot. Ebnér.

LA DEUXIÈME CONFÉRENCE DE LA PAIX

La deuxième conférence de la Paix vient de se réunir à la Haye. En attendant la construction du somptueux palais qui, grâce à la munificence de M. Carnegie, le milliardaire américain, doit abriter les institutions d'arbitrage international, elle a pour siège le Ridderzaal ou salle des Chevaliers. Ce vénérable édifice, situé à l'est du Binnenhof et servant depuis sa restauration aux assemblées plénières du Parlement hollandais, ressemble à une chapelle ; à l'intérieur, la voûte aux charpentes massives rappelle la structure de quelque antique carène. La séance inaugurale s'est tenue le 15 juin ; ouverte par M. Van Tets, ministre des Affaires étrangères des Pays-Bas, elle a été présidée par M. de Nélidov, ambassadeur de Russie à Paris. Au nombre d'environ cinq cents, les délégués de quarante-cinq Etats étaient installés devant des tables couvertes de tapis verts, et, dans ce décor sévère, cette grave réunion offrait la terne uniformité des redingotes noires où seuls les diplomates chinois apportaient la note colorée de leur costume exotique.



Le Ridderzaal, où siège la conférence.



La sortie des délégués chinois.

LA CONFÉRENCE DE LA PAIX A LA HAYE

Croiseurs cuirassés : *Léon-Gambetta* *Gueydon* *Gloire*.Carde-côte cuirassé *Amiral-Tréhouart*.Carde-côte cuirassé *Régin*. CroiCroiseur cuirassé *Jeanne-d'Arc*.Sous-marins : *Aigrette**Espadon*

X.

Croiseur protégé *Château-Renault*.Contre-torpilleur *Yatagan*.Croiseur cuirassé *Amiral-Aube*.Contre-torpilleur *Harpon*.

L'ARRIVÉE A CHERBOURG DES SOUVERAINS DE DANEMARK A BOR

Photographie

cuirassé *Dupetit-Thouars*.

Contre-torpilleurs: *Flamberge*

Catapulte

Faïse *Bûcher*.

Aviso *Buffle*.



Yacht royal anglais *Victoria-and-Albert*.

Avisos *Elan* et *Ibis*.

Contre-torpilleurs: *Bombarde* *Audacieux*.

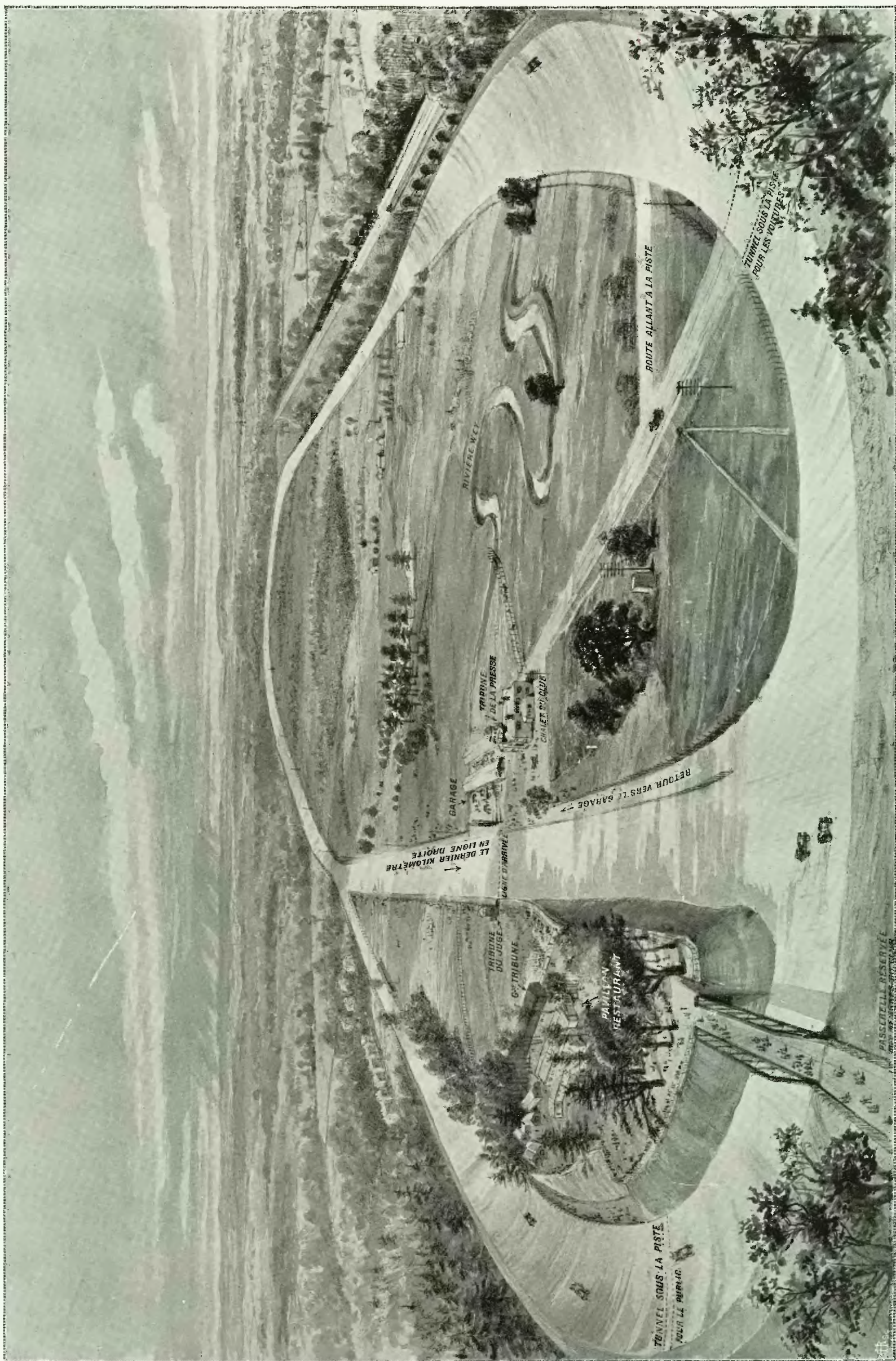
Sous-marin *X*.

Submersible *Sirène*.

Sous-marin *Le Français*.

DU “ VICTORIA-AND-ALBERT ” : LA REVUE DE L’ESCADRE (14 JUIN)

is *Bertrand*.



UNE PISTE POUR LES COURSES D'AUTOMOBILES. — L'autodrome de Weybridge (Angleterre), à 30 kilomètres de Londres.

Dessin de M. Melton Prior. — Voir l'article ci-contre.



Les sacs disposés pour l'étendage du ciment sur la piste.



Position que prendront les automobiles dans les virages.

CONSTRUCTION ET ESSAIS DE L'AUTODROME A VIRAGES RELEVÉS DE WEYBRIDGE

L'AUTODROME DE WEYBRIDGE

Il y a quelques années, on se préoccupa, un instant, en France, de trouver le terrain et les capitaux nécessaires pour construire un autodrome que les accidents survenus dans les premières grandes courses de vitesse semblaient rendre absolument nécessaire. L'organisation parfaite donnée par l'Automobile-Club de France aux épreuves postérieures semble avoir fait oublier un projet fort dispendieux, difficile à réaliser dans des conditions satisfaisantes, et ne se prêtant en aucune façon à des critères d'endurance équivalents à ceux de la course sur route.

De l'autre côté de la Manche, on a fini par négliger ces diverses considérations, et l'Angleterre peut aujourd'hui revendiquer la gloire de posséder le premier autodrome vraiment digne de ce nom. Cette piste extraordinaire, qui vient d'être achevée, a été construite, près de Weybridge, par le *Brookland Automobile Racing-Club*. Elle mesure 3 milles de tour, soit 4.800 mètres, et sa largeur est de 27 mètres. Les virages, très relevés, sont calculés de telle façon qu'au dire des ingénieurs une auto, sans conducteur, marchant à la vitesse de 90 milles (environ 145 kilom.) à l'heure, peut suivre la piste en toute sécurité comme une bille tournant dans une cuvette. Le tour de piste, y compris la ligne droite entre les deux pelouses, représente un parcours d'environ 3 milles $\frac{1}{2}$, soit à peu près 5 kilom. $\frac{1}{2}$. La construction de cet autodrome a nécessité l'enlèvement de 3 millions de mètres cubes de terre; on a employé 30.000 mètres cubes de ciment, et le coût total a atteint environ 2 millions et demi.

LE MONUMENT
DE L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH

On vient d'inaugurer, à Vienne, un monument élevé à la mémoire de l'impératrice Elisabeth, qui, le 10 septembre 1898, fut assassinée, à Genève, par Lucheni. Ce monument en marbre blanc, placé dans le Volksgarten (Jardin du peuple), occupe, au centre d'un hémicycle, une plate-forme dominant un bassin et où l'on accède par de larges degrés; les verdure voisines achèvent de lui faire un cadre harmonieusement décoratif.

L'empereur François-Joseph assistait à la cérémonie, ayant à sa droite la reine Marie, veuve de l'ancien roi des Deux-Siciles et sœur de la regrettée souveraine. Parmi les autres personnages présents, on remarquait l'archiduchesse Maria-Josefa et le prince Ngon de Fürstenberg.



L'inauguration du monument de l'impératrice Elisabeth au Volksgarten de Vienne.

(Devant le monument : l'empereur François-Joseph ayant à sa droite la reine des Deux-Siciles et à sa gauche l'archiduchesse Maria-Josefa.)



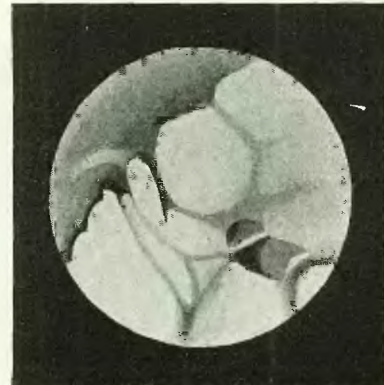
3 avril.



17 avril.



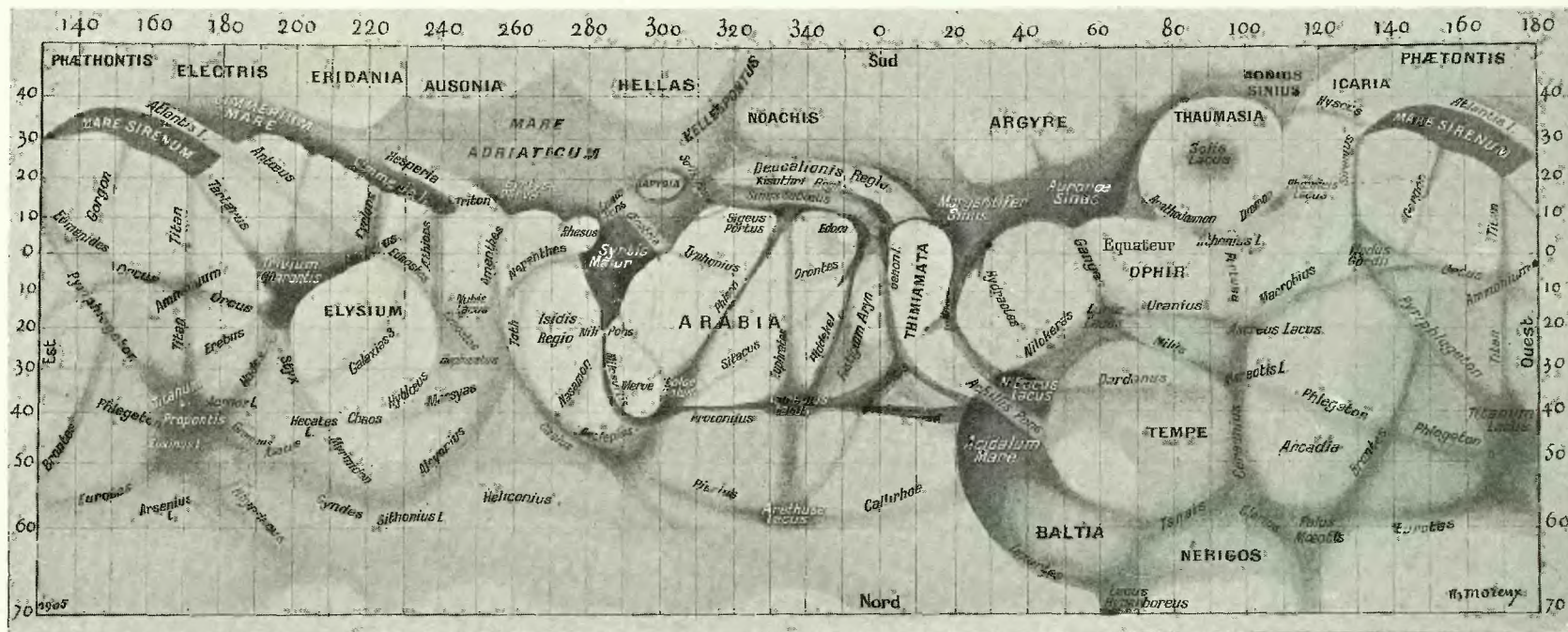
18 mai.



25 mai.

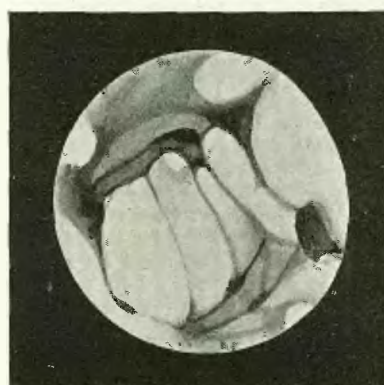
Les mers et les canaux de Mars pendant l'été de la planète.

La planète Mars tournant sur elle-même en vingt-quatre heures et demie, son globe se présente chaque nuit sous différents aspects. Les dessins actuels ont été pris à l'observatoire de Bourges par l'abbé Moreux pendant l'été 1905 de la planète. Les grandes surfaces teintées ont été appelées *mers*, les traînées sombres sont les fameux *canaux* dont on a tant parlé. Pendant l'été martien, les canaux sont larges, diffus et d'une belle teinte verte.



Carte générale de la planète Mars résumant tous les détails observés (mers et canaux) pendant la période de visibilité de Mars en 1905.

Sur cette carte, comme sur tous les autres dessins, exécutés par l'abbé Moreux et reproduits ici, le nord est en bas et tel qu'il apparaît dans les lunettes astronomiques, qui renversent les objets.



27 mai.



1^{er} juin.



2 juin.

3 *juik.*

Apparition des canaux fins à l'automne de Mars.

Dès que l'automne de Mars arrive, les *canaux* deviennent plus fins ; ils changent aussi de ton, ainsi que les *mers*. Les uns et les autres présentent des variations de couleur rappelant celles de notre végétation terrestre.

LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES SUR LA PLANÈTE MARS

La planète Mars brille à nouveau d'un éclat splendide dans nos ciels du matin, et les observatoires vont se livrer pendant la belle saison à l'étude de notre voisine.

L'étude de Mars exige beaucoup de persévérance et d'acuité visuelle. Tandis que Jupiter laisse facilement apercevoir ses bandes de nuages, Mars nous présente, au contraire, des détails qui sont parfois à la limite de la visibilité. C'est que notre voisine est entourée, comme la Terre, d'une atmosphère que nous sommes obligés de transpercer pour arriver jusqu'à la surface du sol.

Au télescope, la planète montre un disque de couleur rougeâtre indiquant très probablement un sol de composition ocreuse, avec, çà et là, des taches sombres ou colorées, les unes très étendues, les autres fines et allongées. Nos mers terrestres vues de la Lune produiraient sans doute un effet analogue ; et c'est ce qui justifie l'appellation de « mers »

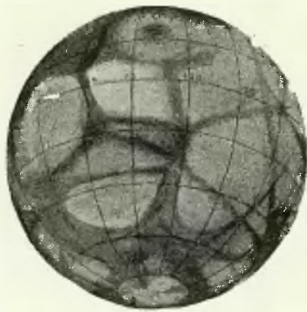
et de « canaux » donnée à ces taches par les premiers observateurs. Mais un examen très attentif a fini par montrer parmi les *mers* des détails de structure incompatibles avec la présence de l'élément liquide ; il en est de même pour les *canaux*. C'est ainsi qu'au commencement de la dernière opposition, en 1905, les mers étaient sillonnées de traits blancs ; quant aux canaux, ils me sont toujours apparus larges, diffus, très dégradés : de vastes surfaces à ton vert bleu s'estompant graduellement vers les régions claires. Quelques-uns avaient des largeurs de 500 à 600 kilomètres. Les canaux fins ne se sont montrés qu'à l'automne, mais leur coloration était changée : ils avaient passé du vert bleu au vert-jaune, puis au vert orange pour arriver aux tons brun-chocolat. Evidemment, ces mers et ces canaux ne sont pas remplis d'eau, et le terme qui les désigne est tout à fait impropre. Si nous considérons que leur apparition suit de très près la fonte des neiges polaires et que, d'autre part, leur coloration est différente suivant les saisons martiennes, il devient manifeste que nous sommes en présence d'une variation saisonnière compatible seulement avec de véritables phénomènes de végétation.

On a voulu voir, dans les tracés de ces canaux grossièrement rectilignes, la preuve d'une intervention d'êtres intelligents : c'est peut-être aller un peu plus loin que ne l'exigent les déductions scientifiques. Tout nous porte à croire que nous sommes en présence de taches discontinues que notre œil relie involontairement pour en faire des lignes plus ou moins droites. Leur ensemble doit cependant affecter une même direction rappelant des cassures à la surface d'un globe craquelé. Il est probable que l'écorce de la planète, soumise, en vertu d'une faible atmosphère, à des alternatives de températures extrêmes pendant le jour et la nuit, s'est morcelée en compartiments analogues à ceux que nous remarquons sur une terre desséchée. L'érosion a adouci les angles et nous avons maintenant de grandes vallées profondes où se réfugie la végétation.

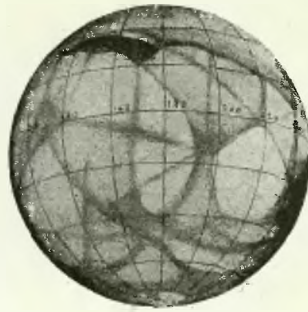
Une autre question très obscure est celle de la chaleur sur Mars. On avait déduit de sa distance au Soleil des températures excessivement basses ne s'accordant guère avec les phénomènes très sûrement observés : fonte des neiges polaires, variations de teintes indiquant une vie végétative sur la pla-



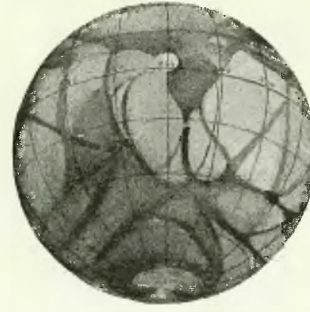
Longitude = 0°.



Longitude = 90°.



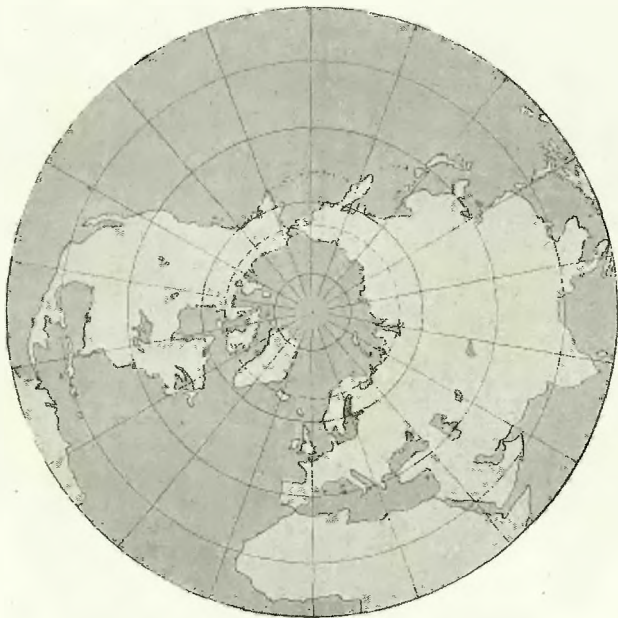
Longitude = 180°.



Longitude = 270°.

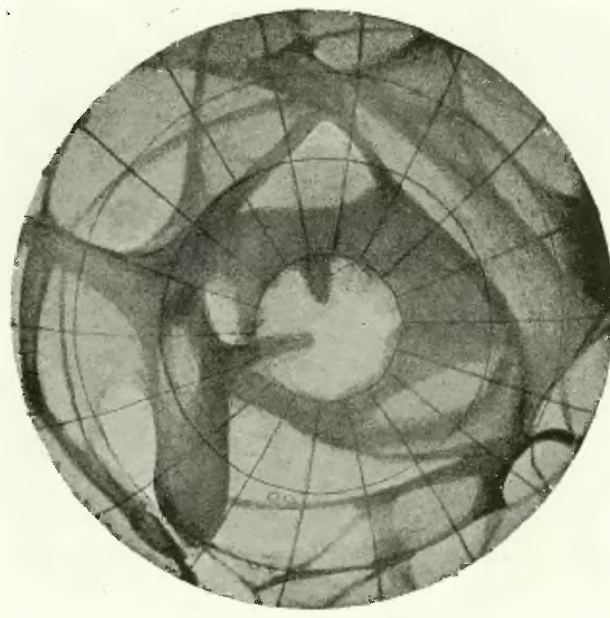
Quatre aspects du globe de Mars construit par l'abbé Moreux.

Et, reportant chaque jour sur une sphère les détails observés, il devient possible aux astronomes de construire un globe de Mars aussi aisément que nos géographes le font pour le globe terrestre, avec cette différence toutefois qu'il leur est plus facile de se rendre compte des régions polaires. En 1905, c'était le pôle nord qui était tourné vers nous ; cette année, ce sera le pôle sud que nous pourrions étudier.



L'hémisphère nord de la Terre. (Les mers sont teintées en gris plus foncé.)

Comme sur la Terre, la région polaire boréale de Mars paraît présenter un ensemble de dépressions, tandis que le pôle austral est presque exclusivement continental. Pendant l'été, les neiges polaires de la planète fondent presque entièrement. Les régions voisines deviennent alors plus foncées et, à partir de ce moment, les canaux apparaissent avec leurs teintes vertes qui changent à mesure qu'avance la saison. Tout nous fait donc croire que ces canaux sont des vallées couvertes de végétation.



L'hémisphère nord de Mars.



Région de la mer du Sablier.

A gauche (2 mai), envahie par la brume ; à droite (trois jours après), vue distinctement.

Parfois, malgré un ciel très pur, il est impossible de reconnaître les détails de la planète ; c'est que, sur Mars, si les nuages sont à peu près inconnus, il n'en est pas de même du brouillard, qui se produit souvent sur de très vastes régions.



Région de la mer des Sirènes.

A gauche, vue distinctement ; à droite (deux jours après), envahie par un épais brouillard.

nète. Voici les conclusions auxquelles je suis arrivé en appliquant les lois nouvelles du rayonnement :

Malgré une température moyenne excessivement basse, la chaleur serait assez forte à l'équateur pour atteindre facilement 15 degrés centigrades au-dessus de zéro, tandis qu'au pôle elle serait, pendant l'été, quelque peu supérieure à celle de la glace fondante. Ces chiffres, loin d'être exagérés, ne tiennent pas compte de la pression atmosphérique beaucoup moins forte sur Mars que sur la Terre.

La raréfaction de l'air favorise très énergiquement la vaporisation de l'eau contenue sur la planète et accumule la chaleur latente. Nous touchons là sans doute l'un des points les plus importants de la météorologie martienne, probablement fort différente de la nôtre. Grâce à cette basse pression, l'eau peut à peine rester à l'état liquide. Pendant la journée, elle existe sous forme de vapeur dans l'atmosphère, ce qui explique la limpidité de celle-ci. Le froid brusque de la nuit ou même la moindre variation de température doit amener immédiatement la production de brumes ou de brouillards plus ou moins opaques. C'est précisément ce que

nous observons sur les bords de la planète, c'est-à-dire au soleil levant ou au soleil couchant. Un froid plus rigoureux précipite la vapeur d'eau en flocons de neige ou la fait se déposer sous forme de gelée blanche ; différentes régions semblent même en être couvertes d'une façon continue ; ce sont sans doute de hauts plateaux. Les neiges polaires elles-mêmes ne sauraient atteindre une forte épaisseur, puisqu'elles disparaissent entièrement pendant l'été.

Le soleil ne parvient pas toujours à dissiper les brumes formées pendant la nuit. J'ai pu constater très souvent la présence de brouillards voilant les détails ordinairement visibles : on en voit deux exemples sur les figures. A un ou deux jours de distance, l'aspect de la planète change totalement ; on ne reconnaît plus que les configurations générales. Quelquefois les grandes vallées seules paraissent envahies par des brumes persistantes qui laissent à découvert leurs flancs plus élevés dont la végétation n'a pas encore entièrement disparu ; ces vallées nous apparaissent alors comme deux traits grossièrement parallèles. C'est, croyons-nous, l'explication la plus simple du phénomène connu sous le nom de *dédoublement* des canaux de Mars,

En somme, la planète Mars nous offre l'image de la Terre dans quelques millions d'années. L'atmosphère a été absorbée en grande partie par les roches ; le baromètre marquerait à peine une vingtaine de centimètres de mercure. Les océans sont desséchés. C'est le climat désertique dans toute sa rigueur : variations extrêmes de température, sol sablonneux, végétation rabougrie ; ça et là, dans les bas-fonds, quelques marécages offrant une flore peu variée.

Les êtres intelligents et les animaux qui ont peuplé cette Terre du ciel ont-ils pu résister aux rigueurs de ce climat polaire ? Il serait antiscientifique de l'affirmer et, quoi qu'on en ait dit, rien ne prouve là-bas l'existence d'une race intelligente. En tout cas, ce que l'on peut dire sans crainte, c'est que nous serions mal à l'aise sur ce monde voisin et que, tout compte fait, nous ne saurions conseiller même aux plus malheureux des mortels de quitter cette « vallée de larmes » pour habiter les plateaux froids et desséchés de la planète Mars.

Abbé TH. MOREUX,

Directeur de l'observatoire de Bourges.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

LE PRIX DE ROME DES GENS DE LETTRES

Le prix de Rome des gens de lettres, qui, l'an dernier, avait été attribué à un poète, M. Abel Bonnard, vient, cette année, d'être décerné à un prosateur, M. Charles Géniaux, l'auteur de *la Cité de la mort* (1904), de *l'Homme de peine* (1905), du *Roman de la Riviera* (1906). C'est *l'Homme de peine*, un très beau livre où l'on trouve



M. Charles Géniaux.

une puissante évocation de la Bretagne misérable, que le jury a couronné. M. Charles Géniaux est Breton. Il naquit, il y a trente-trois ans, à Rennes, où il fit ses débuts dans les lettres. Il collabora, depuis, à de nombreux journaux et magazines, et publia, notamment, plusieurs articles dans *L'Illustration*. M. Géniaux prépare en ce moment un ouvrage qui s'intitulera : *les Forces de la vie*.

VIENNENT DE PARAÎTRE :

Romans.

M. André Lichtenberger a un talent très fin, très ingénieux, très divers, qui se prête avec autant de souplesse à l'observation attendrie des mentalités enfantines qu'à l'analyse aiguë des psychologies les plus complexes en pleine maturité. Tandis, en effet, que, dans le roman actuel de *L'Illustration*, le délicat auteur de *Mon Petit Trott* et de *L'Inévitable* à nos lecteurs la petite âme de *Minnie*, il étudie, dans *l'Automne* — qui vient de paraître (Plon, 3 fr. 50) — la crise traversée par un homme, Le Hertier, qui fut, qui est encore, plus que tout autre, choyé, admiré, fêté, et qui redoute effroyablement la vieillesse inévitable et prochaine, la désagrégation de l'être qui précède la mort. Le Hertier s'efforce de se rassurer, de s'illusionner, de se convaincre et de convaincre les autres qu'on peut ne pas cesser d'être jeune jusqu'à la fin. On est jeune, quel que soit l'âge, aussi longtemps qu'on sait retenir à soi les apparences de la jeunesse ; on est jeune aussi longtemps qu'on est capable d'inspirer de l'amour. Aussi, conçoit-on le geste de triomphe de Le Hertier lorsque, à l'instant le plus émouvant de la crise et après un long duel d'influences sentimentales, il se voit préféré, lui, le quinquagénaire marié, par la délicieuse Gillette de Biézy, au jeune et joli Max Landelle. Mais ce triomphe, hélas ! n'est qu'un nouveau mirage, un mirage d'une minute à peine. Une glace en face de Le Hertier lui montre cruellement le contraste entre le frais et enfantin minois de Gillette et son visage grisonnant que tourmentent déjà les griffes de la sénilité. Brusquement, il a conscience qu'il n'a pas le droit d'enchaîner à sa destinée qui finit cette destinée qui commence. Les passions éternelles qui se disputent l'âme humaine combattent en lui avec des heurts effroyables et des déchirements d'agonie. Il fuit Gillette. Il renonce à lutter contre le temps. Il souhaite de mourir, et la crise se dénouerait sans doute tragiquement si une noble et résignée créature, M^{me} Le Hertier, ne réussissait à reprendre enfin son mari et à lui prouver que, dans le charme paisible

et mélancolique de l'automne, il y a encore une douceur de vivre.

Les Fantoches (Flammarion, 3 fr. 50), c'est le petit théâtre de marionnettes où Martial Blanchard — le héros du livre de M^{me} Claude Lemaître — fait représenter sa première pièce. Martial Blanchard, un rustique insuffisamment dégrossi par la vie parisienne et malhabile à jouer l'homme du monde auprès de la riche et frivole comtesse de Marceilles, dont il s'est imprudemment épris, compte sur ses succès d'auteur dramatique pour gagner la partie compromise. Mais la pièce des *Fantoches*, mal accueillie, tombe sans gloire, et la petite comtesse plante là son galant naïf pour aller faire un voyage d'amour avec son vieux mari. Martial, humilié, désespéré, est abattu par une dangereuse fièvre, et le roman finirait très mal si une gentille et patiente infirmière ne se hâtait de ramener le rustique aux champs où elle le rend à la vie et à l'amour. M^{me} Claude Lemaître, qui, on s'en souvient, publia dans *L'Illustration* des œuvres charmantes, excelle dans les descriptions menues et savoureuses des scènes de la vie rurale, et l'on trouve, dans son nouveau livre, des pages, consacrées à la basse-cour de Marceilles, qui sont absolument délicieuses.

Evidemment, on ne doit pas conseiller aux petites pensionnaires la lecture des *Femmes charmantes*, de M. Pierre Valdagne (P. Douville, 3 fr. 50). Mais il est bien entendu que M. Pierre Valdagne, le spirituel auteur de *Parthénie amoureuse*, de *Nicéise* et de *Touti*, n'écrit pas pour les petites pensionnaires. En des pages amusées et malicieuses, M. Pierre Valdagne se plaît à nous conter les jolies aventures de nos plus délicieuses contemporaines. Les silhouettes de ses « femmes charmantes » sont crayonnées avec infiniment de chic, et les potins qu'il nous dit ont un tour si alerte, si léger, si drôle, que l'on a tôt fait d'excuser toute leur indiscrétion.

Un savant, épris de gloire plus encore que de science, un peu vain, un peu détraqué aussi, semble-t-il, et un névropathe en quête de sensations inédites, renouvellent, dans des conditions plus favorables, la tentative d'Andrée et s'élancent vers le Pôle en ballon dirigeable. M. Charles Derenne, dont l'imagination rivalise avec celles des Jules Verne et des Wells, nous initie aux péripéties effrayantes, affolantes, de ce voyage dans l'inconnu (*Le Peuple du Pôle*. Mercure de France, 3 fr. 50). Au Pôle, les explorateurs découvrent un peuple, une société organisée d'êtres qui ne sont ni des hommes ni même des mammifères, mais qui, néanmoins, pensent, conçoivent, inventent comme les hommes. Et l'aventure se poursuit dans une fiction qui, parfois, tant le récit est habile, semble ne pas être tout à fait dénuée de vraisemblance.

Enfin, parmi les autres nouveautés, signalons : la traduction, par M. Albert Savine, d'une des œuvres de début de Rudyard Kipling, *les Simples Contes des collines*, et la traduction, par M. Josef Fredbeirj, de *Singoalla* (P. Douville, 3 fr. 50), un roman scandinave de M. Victor Rydberg.

Voyages.

Récemment, nous exprimions ici tout le plaisir que nous avions pris à feuilleter la savoureuse étude (texte et dessins) de Ch. Huard, sur les Allemands de Berlin (*Berlin comme je l'ai vu*), un livre de notes piquantes illustrées par une abondance de croquis tranquillement cruels. A l'époque des villégiatures où nous sommes, ce volume sera, sans nul doute, glissé dans nombre de valises à côté du si pratique et — quoi qu'on dise — indispensable Bædecker. Mais Berlin n'est, avec le Tiergarten, Potsdam et Sans-Souci, qu'une étape dans les itinéraires des touristes. Il y a le Rhin. Il y a les anciennes universités. Il y a les « Paysages de Goethe » dont le dessinateur Ferdinand Bac vient de nous entretenir, avec un si grand intérêt, dans la deuxième série de sa *Vieille Allemagne* (Fasquelle, 3 fr. 50). Au contraire des livres de Ch. Huard, ceux de Bac ne contiennent point de croquis. L'artiste, en la circonstance, a mis une coquetterie à céder toute la place à l'écrivain. Et c'est peut-être mieux ainsi. Bac n'écrit pas du tout, comme il dessine. Sa plume et son crayon procèdent d'inspirations et de moyens trop différents pour que leur collaboration ne manque point de l'unité nécessaire. Il y a d'ailleurs dans les livres de Bac autant d'esprit que dans ses albums et, pour être d'une autre nature, le

charme qui enveloppe les œuvres de l'écrivain n'est pas inférieur à celui qui se dégage des fantasmes de l'artiste.

LES THÉÂTRES

Le théâtre de l'Ambigu n'est pas à la veille de faire relâche. Il tient un succès important avec *l'Enfant du Temple*, de M. Alban de Polhes, qui aborde pour la première fois le théâtre. *l'Enfant du Temple*, c'est d'abord le dauphin Louis XVII, c'est ensuite son sosie, le petit Leninger ; car M. Alban de Polhes nous montre, en neuf tableaux, l'emprisonnement de la famille royale, l'exécution de Marie-Antoinette, le martyre du dauphin, et son évasion, grâce au dévouement héroïque d'un enfant du peuple qui lui ressemble étrangement ; tout cela très habilement et même très pathétiquement présenté, et bien joué dans des décors ingénieux.

Le théâtre Réjane joue, en « saison d'été », une pièce, traduite de l'anglais, qui va attirer aussi bien des spectateurs. *Raffles*, de MM. Hornung et Presbey, a été représentée un millier de fois en Angleterre et en Amérique. Il s'agit d'une sorte de match entre un voleur et un détective, tous deux hommes du monde et remarquablement intelligents ; une intrigue sentimentale-corse et enjolive ce match ; d'où il suit quatre actes de drame, de comédie et de pantomime mêlés, quatre actes fort abondants en surprises scéniques. M^{me} Réjane ne paraît pas dans *Raffles*, mais il y a M. Brulé (le voleur Raffles), M. Signoret (le détective Bedford), et M^{me} Suzanne Avril, tout à fait supérieurs, à la tête d'une troupe excellente.

Celui des théâtres en plein air qui fonctionne le plus régulièrement chaque été, le théâtre de la Nature, de Champigny, a fait dimanche dernier sa réouverture avec un grand concert symphonique ; il va reprendre ses spectacles dramatiques hebdomadaires.

NOTRE GRAVURE HORS TEXTE

UN FRAGONARD DU LOUVRE : « L'ÉTUDE »

Certes, la gloire de Fragonard et de Chardin n'a plus, depuis longtemps, besoin d'aucune consécration nouvelle. Pourtant l'exposition d'un certain nombre de leurs œuvres, en ce moment ouverte, a remis, comme on dit, d'actualité ces deux grands maîtres français. Dans quelques semaines,

combien parmi les admirateurs momentanés qui s'écrasent rue de Sèze jouiront encore, avec les yeux de la mémoire, de l'un ou l'autre des chefs-d'œuvre rassemblés à grand-peine ? Pour le quart d'heure, on est tout à Chardin et tout à Fragonard, et, sans doute, plus d'un parmi les visiteurs de l'exposition aura eu, un beau jour, en sortant, la curiosité d'aller voir comment sont représentés, au Louvre, les deux peintres.

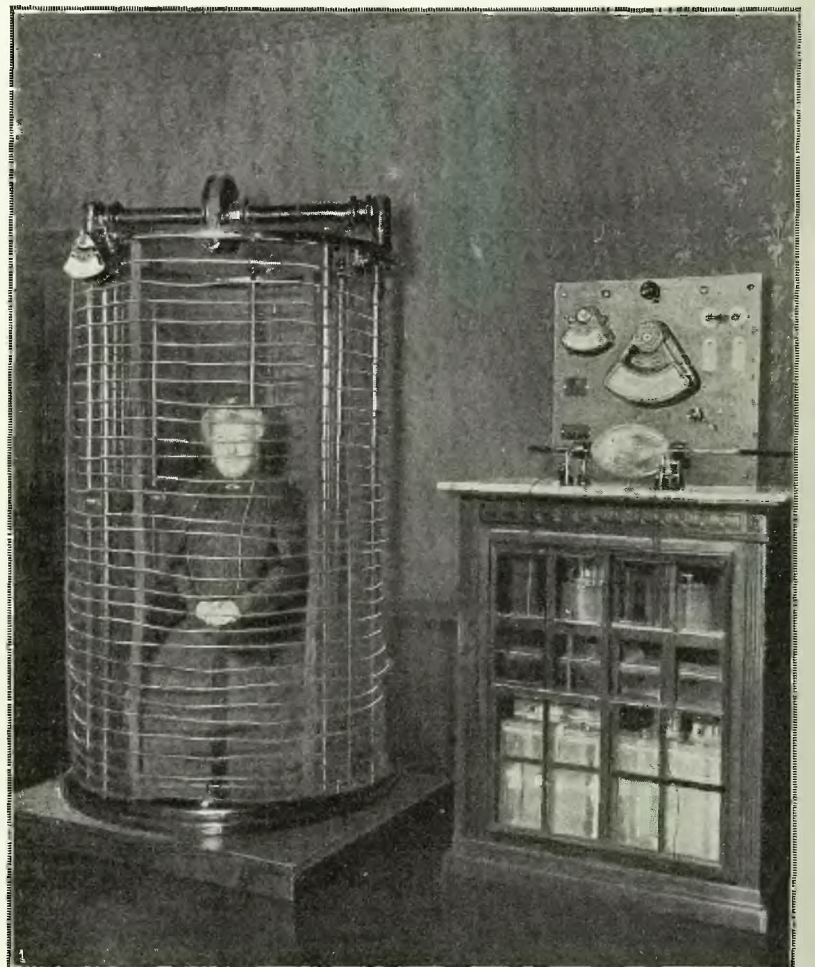
Fort bien, en somme, — surtout Chardin, qui, après l'entrée du *Jeune Homme au violon* et de *l'Enfant au toton*, aura là trente de ses œuvres. Mais, de Fragonard, nous possédons encore treize tableaux ou esquisses, — plus une toile d'attribution douteuse. La majeure partie, d'ailleurs, entrèrent au Louvre avec la collection La Caze, et entre autres *l'Étude*, dont nous donnons ici une reproduction en gravure sur bois.

Si l'épithète « gracieuse » n'existait pas, il faudrait l'inventer pour caractériser cette figure de jeune fille, assise à une table devant un livre ouvert. Elle se présente le buste de trois quarts, la tête presque de face, légèrement inclinée sur l'épaule. Sa taille est prise dans un corsage de couleur feuille morte, à manches jaune-soufre ; un bout de fine batiste voile à demi la gorge nue, et, en arrière, une haute collerette, légère comme une aile, encadre les épaules tombantes, la tête jolie. Elle lisait. Elle s'est interrompue et songe, l'air réfléchi, ses beaux yeux vifs pensants, expressifs, saisie en pleine vie, dans une attitude d'un naturel parfait et pourtant d'une grâce exquise.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LE TRAITEMENT DE L'HYPERTENSION.

On sait depuis un certain temps que la pression du sang, tout en étant en moyenne la même chez les différents sujets et aux différents âges, présente des variations parfois considérables. Il y a des gens hypertendus, c'est-à-dire à tension ou pression sanguine exagérée ; il y a aussi des hypotendus, des gens à pression sanguine au-dessous de la normale. Ces derniers sont généralement des neurasthéniques. Les premiers sont plutôt des agités. L'hypertension n'est pas en soi une maladie : c'est un indice, un avertissement, un état précurseur qu'il est bon de savoir reconnaître à temps et interpréter, pour combattre le mal dont il sera suivi si l'on n'y porte pas remède.



La cage électrique pour le traitement de l'artériosclérose.

Résultant d'intoxications diverses, de maladies variées — diabète, scarlatine, etc., — l'hypertension est aussi la conséquence de vices alimentaires, et elle aboutit, si l'on n'intervient pas, à l'artériosclérose, c'est-à-dire à différents états graves, au mal de Bright, à l'état friable des artères qui tuent par hémorragie cérébrale, à l'angine de poitrine, etc. Par conséquent, en interrogeant la tension du sang, ce que le médecin fait facilement, avec des appareils spéciaux, il est facile de savoir si l'on est, ou non, sur la pente qui aboutit à l'artériosclérose.

La constatation a de l'intérêt, car on sait qu'il est possible, par des moyens divers, d'enrayer le mal.

On a fait grand bruit, naguère, d'un sérum : il n'a rien donné de bien encourageant. On a préconisé aussi la thyroïdine, mais c'est là un remède très dangereux. Le massage, les bains, l'hygiène alimentaire surtout, sont d'une efficacité plus certaine. Mais un nouvel agent est employé depuis peu qui donne des résultats très intéressants.

C'est l'électricité, sous la forme de courants de haute fréquence. Le point de départ a été le fait observé par M. d'Arsonval, l'excellent physicien, que les courants de haute fréquence abaissent pour ainsi dire instantanément la pression sanguine chez le chien. Ce fait a frappé un médecin de Paris, le docteur Moutier, qui a expérimenté l'action de ces courants sur les personnes atteintes d'hypertension, et constaté, dans beaucoup de cas, des effets extraordinaires. Dès la première séance, le plus souvent, la pression tombe et revient presque à la normale : au bout de deux ou trois séances, elle y est revenue, et elle y reste, à condition d'observer les règles de l'hygiène.

Quelques personnes se trouvent bien de faire une petite cure de darsonvalisation une ou deux fois par an. En tout cas, l'action est certaine. On ne comprend pas à quoi elle tient ; mais ce qui est acquis, c'est que l'action existe. Le traitement est très simple ; notre figure en donne le détail : il suffit de passer quelques minutes dans la cage dégageant les courants à haute fréquence. On ne sent absolument rien, et il n'y a aucun danger. Et, entré avec une pression de 18 ou 20 centimètres de mercure, on en sort avec une pression de 16 ou 15, qui est le chiffre normal. La méthode est curieuse ; nous la signalons parce qu'elle est de plus en plus usitée.

UNE ÉCOLE À FEU DE L'ESCADRE DU NORD.

L'escadre du Nord, composée des croiseurs cuirassés *Léon-Gambetta*, battant pavillon du vice-amiral Gigon, commandant en chef de l'*Amiral-Aube*, du *Dupetit-Thouars* et du *Gueydon*, vient d'exécuter, sur l'ancien garde-côte cuirassé *Tonnerre*, une école à feu dont les résultats sont bien intéressants. Ce bâtiment, remorqué de Lorient par l'*Infatigable*, fut solidement mouillé et embossé sur le plateau de la Recherche, près de Quiberon. Les croiseurs tirèrent par groupe de deux, marchant à une allure d'environ 16 nœuds. Le nombre

total de projectiles tirés (obus d'exercice en fonte, lestés de sable) fut d'environ 700, à la distance moyenne de 4.500 mètres. Les superstructures furent criblées d'éclats et déchiquetées. Les parties cuirassées, malgré le grand nombre de points d'impact relevés sur la tourelle avant et sur la cuirasse verticale, souffrirent peu, uniquement à cause de la nature des projectiles employés. Les coups à la flottaison furent également peu nombreux.

Officiers et équipages se sont vivement intéressés à cette école à feu. Il semble bien que nous avons là un exemple d'une excellente utilisation de nos vieux bâtiments hors de service.

UN TROUPEAU FOUDROYÉ.

Le 10 juin, au cours d'un violent orage, la foudre est tombée sur un groupe de douze vaches et un cheval appartenant au domaine du Crot-Barrel, près de Saint-Pierre-le-Moutier (Nièvre), et exploité par M. Antonin Robet, un des éleveurs les plus distingués de la vallée de l'Allier. Ces animaux s'étaient blottis sous deux arbres élevés dont l'un porte des traces fort apparentes de la décharge électrique ; on les a retrouvés ne donnant plus le moindre signe de vie, tels que les représente notre gravure. Leur perte est d'autant plus sensible au propriétaire que ces douze vaches, magnifiques spécimens de la race niver-

naise, formaient un lot de sélection destiné aux concours agricoles.

Les accidents de ce genre sont, heureusement, assez rares. Rappelons cependant que, dans son numéro du 29 juillet 1905, *L'Illustration* a reproduit une photographie montrant un troupeau de vingt-quatre vaches laitières foudroyées au pied d'un chêne dans le domaine d'un grand propriétaire anglais, le comte de Warwick.

LA FABRICATION DES ALCOOLS EN FRANCE.

La fabrication des alcools en France a été, en 1904, de 2.257.248 hectolitres, dont 257.492 hectolitres d'eaux-de-vie naturelles.

Cette fabrication a été faite par 13.791 bouilleurs et distillateurs de profession, et 478.466 bouilleurs de cru.

La fabrication des alcools d'industrie est concentrée dans 250 établissements environ, parmi lesquels 200 ne produisent que des quantités insignifiantes ; 47 usines ont à elles seules produit, en 1904, 1.485.889 hectolitres, soit près des deux tiers de la production totale.

On sait que la distillation du cidre et du poiré donne un produit très nocif, contenant de l'aldéhyde et des alcools propylique et butylique. La production de ces eaux-de-vie va augmentant. De 22.000 hectolitres en 1876, elle dépasse maintenant 150.000 hectolitres.

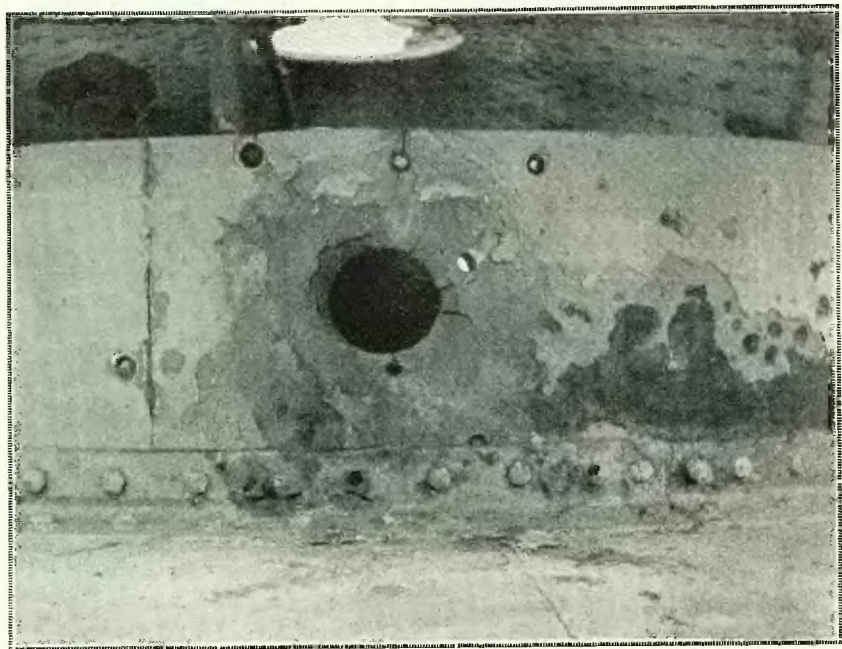
INFLUENCE DE L'AUTO SUR LA SANTÉ.

Après d'autres, M. Haller a voulu faire connaître à l'Académie des sciences son opinion sur la valeur hygiénique des promenades en auto. D'après ses observations, la nutrition serait sensiblement activée chez les normaux comme chez les anémiques et les neurasthéniques. Au dixième jour, le nombre des globules rouges du sang avait passé de 5.200.000 à 6.300.000 et de 4.300.000 à 5.800.000, la proportion d'hémoglobine augmentant de 98 à 101 et de 89 à 100 %. En même temps, le sommeil était plus profond chez les normaux et redevenait normal chez les neurasthéniques.

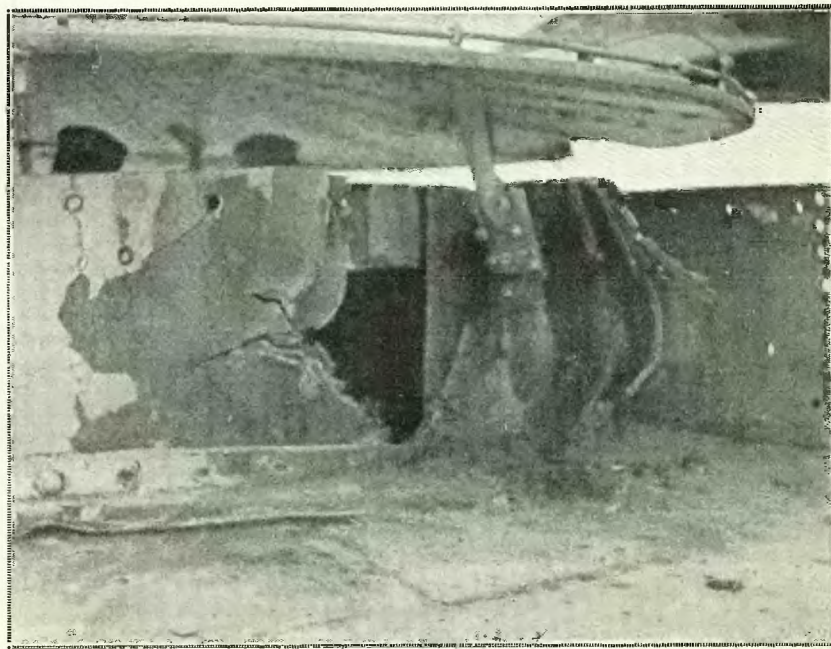
Ces observations ne semblent guère présenter qu'un intérêt anecdotique, car il est bon de remarquer que des phénomènes semblables se produisent souvent au commencement d'un séjour à la campagne ou dans la montagne ; nous avons presque tous éprouvé, notamment, l'influence calmante des premiers jours de grand air. D'autre part, les études de M. Haller ont porté sur « quelques » voyages de huit à dix jours, avec des amis, à une vitesse moyenne de 40 kilomètres et avec un parcours quotidien de 100 à 200 kilomètres. Il faudrait des centaines et des centaines d'observations semblables pour se trouver en situation de formuler une conclusion ayant quelque valeur scientifique.



Un troupeau foudroyé, à Crot-Barrel (Nièvre).



Entrée du projectile.



Sortie du projectile.

TIRS RÉELS EN MER. — Effets d'un obus de 194^{mm} sur le blockhaus (80^{mm}) du cuirassé français *Tonnerre*.

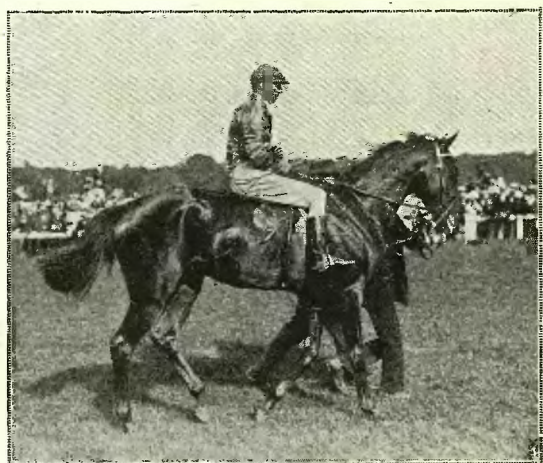
LE GRAND PRIX VU D'UN BALLON.

(Voir notre double page en supplément.)

Le vif succès qu'ont obtenu les photographies, prises d'un ballon, que nous avons publiées récemment (n° du 25 mai) et qui révélaient à nos lecteurs et à nous-mêmes des aspects de Paris si particuliers, si inattendus, nous avait inspiré le désir d'obtenir, s'il se pouvait, une vue pareille de quelque fête parisienne... Et laquelle constituait un plus admirable sujet que le Grand Prix, couru dimanche, fête sportive, fête mondaine, fête populaire tout à la fois ?

Ce désir, un sportsman passionné d'aéronautique, M. Albert Omer-Decugis, à qui nous l'avons exprimé, s'est empressé, avec une bonne grâce dont nous ne saurions assez le remercier, de le satisfaire, servi à merveille par les circonstances. Car, dans ce cas, il ne suffisait pas de beaucoup d'amabilité et de beaucoup d'expérience : il fallait encore que le temps se mit de notre parti. Cette chance même ne nous a pas manqué. Samedi, M. Albert Omer-Decugis voyait avec joie, nous dit-il, le vent tourner à l'ouest, direction excellente pour qu'un ballon, parti de l'Aéro-Club, à Saint-Cloud, pût traverser l'hippodrome de Longchamp. Bien vite, l'obligeant aéronaute se précipitait au téléphone et commandait le gonflement pour dimanche, 3 heures. Il demandait ensuite à M. le comte de Castillon de Saint-Victor, qui fut son professeur d'aérostation, de vouloir bien l'accompagner et piloter le ballon, afin que lui-même pût réserver toute son attention à ses opérations photographiques. Et, le lendemain, par un soleil radieux, tous deux, accompagnés d'un de leurs amis, M. Georges Guillaume, s'élevaient lentement de Saint-Cloud, et voguaient vers Longchamp. M. de Castillon de Saint-Victor s'appliqua à passer à petite hauteur — de 200 à 400 mètres — au-dessus du champ de courses, si bien que M. Omer-Decugis put prendre toute une série d'excellents clichés, parmi lesquels nous avons choisi celui qui forme notre double page.

Ce cliché fut pris entre deux courses, un peu avant le Grand Prix. Il eût été miraculeux que le photographe-aéronaute, si habile soit-il, arrivât à passer au-dessus de



Sans-Souci II, gagnant du Grand Prix en 1907.

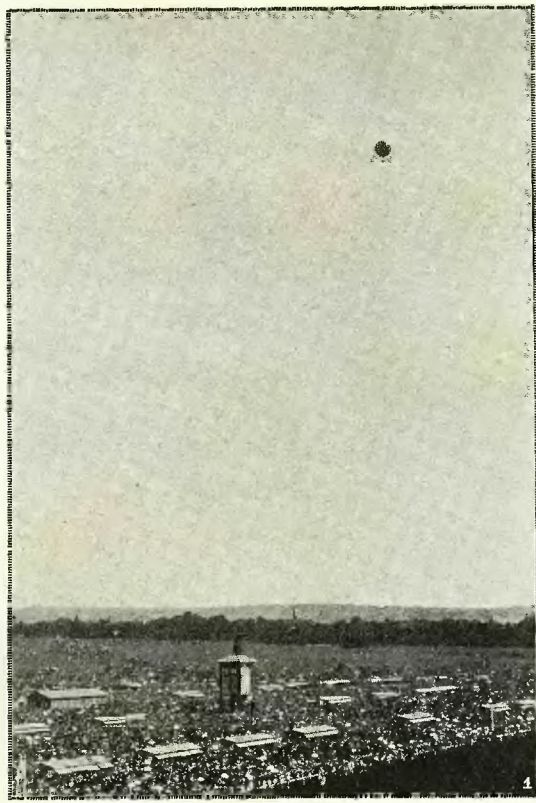
la piste et à presser le bouton au moment même où Sans-Souci II, le vainqueur, franchissait le poteau.

En revanche, nous avons ici la très curieuse impression de l'extraordinaire grouillement qui se produisait, dans les diverses enceintes, autour des baraques du pari mutuel, au moment où les guichets en étaient ouverts aux parieurs pour le Grand Prix lui-même, qui allait se courir un quart d'heure après le passage du ballon.

Tout ce singulier petit village de bois que forment les baraques, dispersées en deux groupes selon un plan en T et qu'entoure, comme d'une ceinture de tentes assiégeantes, le pittoresque cordon des marchands de coco, campés à l'abri de leurs larges parapluies versicolores, s'emplit d'un extraordinaire fourmillement. De toute

l'étendue du vert tapis d'herbe, la foule accourt et se rue, les mains aux poches.

A la minute même où a été pris notre cliché, cent mille personnes environ sont sur la pelouse ; il a été, en effet,



A LONGCHAMP, LE JOUR DU GRAND PRIX. — Le ballon d'où a été pris notre grand cliché du champ de courses reproduit en double page. — Photographie prise des tribunes.

enregistré cette année 96.996 entrées à un franc. A ces 96.996 spectateurs payants, il faut ajouter tous les employés du pari mutuel et nombre de personnes auxquelles leurs fonctions donnent l'entrée gratuite. Restent encore les spectateurs des autres enceintes : pesage, pavillon. Or toute cette foule a apporté, pour cette seule course, aux guichets du mutuel : 1.848.645 francs ! — et 4.721.105 francs pour l'ensemble de la journée.

Si occupés, si fébriles que fussent tous ces joueurs, beaucoup d'entre eux ont remarqué l'aérostas qui glissait d'une allure douce au-dessus d'eux. Un de nos collaborateurs, qui savait de quelle mission il était chargé par *L'Illustration*, en a pris un cliché au moment où le vent l'emportait vers Choisy-le-Roi, Corbeil et Bray-sur-Seine, où les trois voyageurs atterrirent après un voyage des plus réussis, au cours duquel ils avaient atteint 2.000 mètres, et poussé un moment une pointe au-dessus de la nappe flottante des nuages.

LA PREMIÈRE COURSE D'AUTOMOBILES EN RUSSIE

L'Automobile-Club de Russie, dont le premier Salon vient de réunir les principaux constructeurs de l'Europe, avait organisé, pour le 7 juin, une épreuve de vitesse entre Moscou et Saint-Petersbourg. La distance est de 700 kilomètres, dont la première moitié sur une route excellente, le reste du parcours présentant, au contraire, des difficultés exceptionnelles.

La course a été gagnée par une voiture française qui a couvert les 700 kilomètres en neuf heures vingt-deux minutes, soit une moyenne de plus de 74 kilomètres à l'heure. La voiture classée seconde, également française, n'arrivait qu'en douze heures, soit à une vitesse d'environ 58 kilomètres. Et plusieurs, parmi les vingt-sept concu-

rents, furent obligés, comme celui que représente une de nos gravures, d'appeler les charretiers du pays à leur secours.

LE GÉNÉRAL DE SAINT-GERMAIN

Le général de Saint-Germain, sénateur d'Ile-et-Vilaine, vient de succomber aux suites d'une pneumonie.

Né à Mordelles (Ile-et-Vilaine), en 1833, il était entré à l'Ecole polytechnique. Sa carrière militaire avait été très brillante : en 1859, à vingt-six ans, il était promu



Le général de Saint-Germain. — Phot. Lager.

capitaine, au cours de la campagne d'Italie, où il avait été blessé à Montebello. Il prit part à l'expédition du Mexique, et fit, à l'armée du Rhin, la campagne de 1870.

Colonel en 1881 et placé à la tête du 3^e bureau, au ministère de la Guerre, il était général en 1887, et nommé sous-chef d'état-major général et conseiller d'Etat en service extraordinaire. En 1891, il recevait la troisième étoile. Au moment de sa mise à la retraite, en 1898, il était commandant de la place de Paris. C'est en 1901 que ses compatriotes bretons l'avaient envoyé au Sénat. Il était grand officier de la Légion d'honneur.

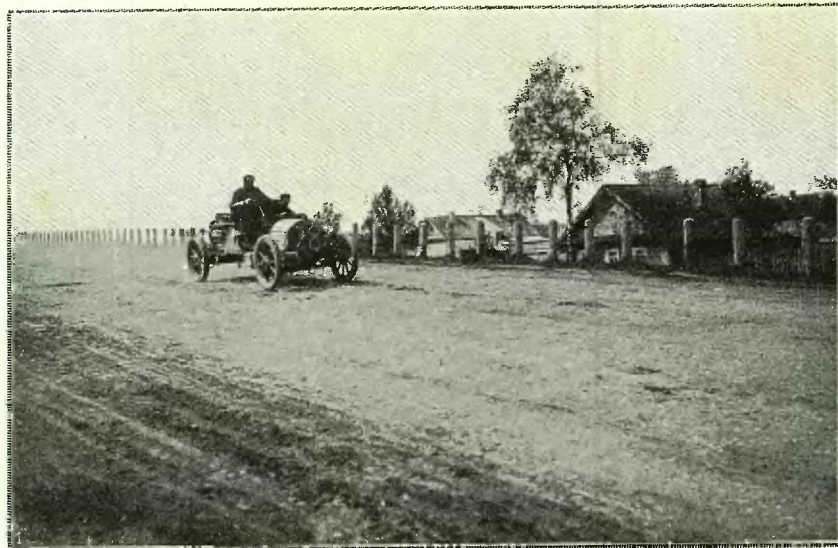
LA SUITE DES SOUVERAINS DANOIS

En publiant, la semaine dernière, avec les portraits des souverains danois, ceux des principaux personnages de leur suite, nous avons commis une erreur dont on vandra bien nous excuser. La comtesse Raben-Levetzau,



Mlle de Wimpffen, dame d'honneur de la reine de Danemark. — Phot. Carl Sonne.

femme du ministre des Affaires étrangères de Danemark, figure deux fois dans la page, en des poses différentes, et c'est sous son portrait de profil que, trompés par une indication inexacte du photographe, nous avons inscrit le nom de Mlle de Wimpffen, dame de la cour. Nous nous faisons un devoir de réparer cette erreur en donnant aujourd'hui le portrait de Mlle de Wimpffen.



Deux instantanés de la première grande course d'automobiles en Russie, de Moscou à Saint-Petersbourg. — Phot. Kazlov.